

—Ah ! qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Léon, qui faisait trembler les seaux au bout de la corde.

—Il n'a rien dit, chuchota Marguerite soulagée.

Une troupe de petits oiseaux passèrent au-dessus d'eux en gazouillant. Le cheval leva sa tête une seconde fois. Léon en profita pour le saisir par la bride et il s'éloigna lentement, sans dire un mot, mais soulagé, lui aussi, d'une grande douleur d'amour.

Marguerite resta, les bras inertes, contre le puits, dans ce morceau d'espace où frémis-saient deux paroles d'amour. Elle était en extase, comme en prière, troublée comme d'une crainte religieuse.

Désormais, ils s'évitèrent. On ne les vit plus souvent ensemble dans les champs et jamais plus au puits de l'étable. Quand le père les laissait seuls, ils ne se parlaient point et ils tressaillaient à la rencontre de leurs regards. Léon méditait des projets de fortune et de joie. Mais, par intervalle, il doutait de son amour et avait horreur des jours prochains. Bientôt, il faiblît à l'ouvrage ; les jours, les semaines lui parurent interminables.

Si Marguerite était loin, il languissait comme dans un désert. Jean Dorval remarquait bien l'indolence inusitée de son garçon de ferme, mais il ne fit aucun reproche. Lui aussi, souffrait d'incertitudes et il essayait de s'accoutumer à l'approche de ce mariage qu'il jugeait désastreux.

* * *

L'hiver passa, et ensuite vint le printemps.

Et quand on arriva en juin, au jour anniversaire du décès de la fermière, Jean Dorval et sa fille partirent pour le village, à pieds, sur la route grise. Ils allaient à la messe dire des prières pour la défunte. Léon les avait suivis : Jean Dorval, très ingambe à cette heure matinale, odorante et lumineuse de rosée, marchait entre les deux enfants. Par les jeunes verdure, sous les plaines limpides du ciel, tous les trois cheminaient sans parler et le cœur gros puisqu'on allait réciter des prières de deuil. Il y avait toujours aussi cette inquiétude du mariage qui les obsédait.

Après la messe, sans s'attarder devant les magasins du village, ils s'en retournèrent. Mais il y avait assurément du changement dans l'âme de Jean Dorval. Il bavardait avec empressement et sa résistance semblait avoir défailli. Les deux jeunes gens, intrigués, se regardaient en riant. On déjeuna dès l'arrivée. Et ensuite, comme le travail ne pressait pas, ce jour de deuil qui était aussi de congé, on traîna des chaises devant la porte et tous trois s'assirent en parlant encore de la pauvre défunte avec tant de peine et de douceur. Ils portaient encore leurs habits de dimanche. Le soleil, au zénith, sur les horizons bleus resplendissait. Leurs trois âmes demeuraient recueillies dans la même peine.

Enfin, Jean Dorval, oppressé depuis déjà trop longtemps par ses incertitudes, se soulagea promptement.

—Léon, dit-il, réponds-moi ; veux-tu épouser Marguerite à cause d'elle ou à cause de la ferme ?

Léon pâlit, regarda son maître, et son cœur robuste et bon, outragé par ce brutal soupçon de convoitise, tremblait de calme et de honte. Humilié, il bredouilla des excuses.

Mais Marguerite tout-à-coup, prit les mains de son père et, sanglotant, confessa que sans Léon, elle ne pouvait pas aimer la ferme.

Huit jours passèrent, moroses. Et, un matin, le vieux paysan consentit. Le mariage fut fixé à l'automne, après les récoltes...

Désormais, le vieux Dorval ne sortit plus de sa demeure. Aux heures tièdes, il s'asseyait dans la cour. Il souffrait trop de voir qu'un étranger parcourait allègrement les belles terres qu'il avait lui-même défrichées si péniblement.

Les récoltes se terminèrent et Léon et Marguerite furent bien heureux. Leur bonheur éclaira un moment l'âme du vieux. Mais la veille des noces, tandis que, malgré lui encore, il admirait au travail la vaillance de son successeur, Jean Dorval, qui était atteint mortellement depuis quelques jours, mourut devant une fenêtre de la ferme, dans le silence des solitudes, au blond soleil d'automne.

